

Laudatio

Jérôme de Gramont

Institut Catholique de Paris, France

ORCID: 0009-0005-3823-507X

Cher Jean Greisch

Voici venu le temps des honneurs et de la reconnaissance. Peut-être appréhendez-vous les honneurs – Ricœur, rappelez-vous en ouverture de l'un de vos ouvrages – goûtait peu les cérémonies d'hommage¹, mais vous ne pouvez ignorer les bienfaits de la reconnaissance. Car celui qui remercie ne grandit pas seulement celui à qui il s'adresse, il se grandit lui-même. Entre *danken* et *denken* il y a plus qu'une assonance que bien de bons auteurs ont relevée. Aussi laissez-nous transformer cet exercice de gratitude en exercice de pensée, même modeste.

Voici venu le moment où il nous faut faire le tour de notre dette, mais une dette qui curieusement n'aura cessé de nous enrichir. Et ce tour est vaste. Phénoménologie, herméneutique, métaphysique, philosophie de la religion, anthropologie – que de trésors nous avez-vous transmis ! Les cinq colloques organisés à Cerisy (Levinas en 1986, Ricœur en 1988, Ladrière en 1994, Michel Henry en 1996 et Stanislas Breton en 2011, à chaque fois en collaboration) indiquent quelle famille est la vôtre, pour s'en tenir au seul domaine français. Car le domaine allemand n'est pas en reste, avec trois ouvrages intégralement consacrés à Martin Heidegger (au cheminement herméneutique des premiers cours, à une lecture intégrale de l'*Hauptwerk* de 1927 et au chemin vers le langage des écrits plus tardifs), sans compter les traductions d'autres auteurs. On sait que si vous pouvez vous sentir chez vous dans ces deux domaines, français et allemand, c'est parce que vous avez la chance de venir

¹ *L'herméneutique comme sagesse de l'incertitude*, Argenteuil, Le Cercle herméneutique, 2015, p. 9.

d'un troisième lieu qu'est le Luxembourg. Mais la géographie n'est pas la seule mesure de l'étendue de vos travaux. Celui qui a parcouru tant de volumes de Heidegger et tout Ricœur a forcément parcouru beaucoup plus, des premiers Grecs à de plus récentes aventures de pensée.

Voici venu surtout le moment où pour remercier il faut tout rassembler. Le moment du *legein*, mot qu'un jour vous avez rendu à son étymologie qui veut dire moissonner.² Comme si le travail de la pensée supposait deux moments : le temps pour semer et le temps pour recueillir. Comme dans la parabole évangélique il faut semer un peu partout, à chacun ensuite de récolter ce qu'il peut, c'est-à-dire d'entendre (qui veut dire ici comprendre) la parole qu'il a d'abord écoutée. Il y a un temps où la pensée, toujours à l'affût du sens, doit passer par bien des lieux ou bien des textes, poursuivre bien des idées en même temps, et pour cela multiplier les chemins et les passages, et un temps où chacun doit trouver son bien et le ramener chez soi. Disons-le d'une formule qui emprunte à la Bible et à la Grèce : il y a un temps pour Hermès et un temps pour Hestia. Ici le mythe donne à penser, leçon que nous devons à Ricœur car la philosophie ne naît pas d'elle-même là où il lui faut aussi des sources extra-philosophiques, leçon que vous avez su faire fructifier à travers une longue méditation de ce couple de figures divines.

Que l'herméneutique puisse se placer sous le signe d'Hermès, ce dieu des passages et qui fait passer des messages, vous avez su le dire à bien des reprises. Heidegger déjà dans son « Entretien avec un japonais » rapprochait l'herméneutique du nom du dieu Hermès par un jeu de la pensée qui se souciait peu de la rigueur de la philologie, mais c'est dans les premières pages de votre « Court traité des vertus herméneutiques » que vous justifiez le rapprochement à partir de la chose même.³ Seulement ce qui naît sous le signe d'Hermès doit se continuer sous le signe du couple d'Hermès et Hestia, la déesse du foyer. Ce n'est pas sans raison que la Grèce archaïque les représentait ensemble. Ici il faut ouvrir l'hymne homérique à Hestia et l'interpréter, non seulement parce que l'acte de lire engage toujours une interprétation mais parce que l'hymne nous est parvenu sous une forme très lacunaire, à peine quatorze vers au texte de surcroît incertain, et qu'il faudra bien combler ce silence.

« Toi aussi que j'invoque, Argeiphontès [Hermès], fils de Zeus et de Maïa, messager des Bienheureux, Dieu à la baguette d'or, Dispensateur des biens, sois-moi propice, protège-moi d'accord avec la Déesse vénérée qui t'est chère

² *Désirer comprendre. Court traité des vertus herméneutiques*, Presses universitaires de Louvain, 2019, p. 232.

³ *Ibid.*, p. 12-15. Voir aussi Paul Ricœur. *L'itinérance du sens*, Grenoble Jérôme Millon, 2001, p. 9 et Martin Heidegger, *Acheminement vers la parole*, trad. F. Fédier, Paris, Gallimard, 1976, p. 115.

[Hestia]. Vous habitez tous deux les belles demeures des hommes de la terre, avec des sentiments d'amitié mutuelle. (...) Salut, fille de Cronos, et toi aussi Hermès à la baguette d'or ! Pour moi, je penserai à vous dans mes autres chants ! »⁴

Comme ces autres chants ne nous sont pas parvenus, c'est bien à nous maintenant de penser le « et » de « Hermès et Hestia ». De les penser par exemple à partir du concept de « polarité », pour reprendre le mot (et le titre) de Romano Guardini, ou à partir de la complémentarité de l'être-vers et l'être-dans chère à Stanislas Breton – deux penseurs que vous connaissez bien, le premier pour l'avoir traduit et le second pour avoir été son assistant. Même si « on n'imagine pas Hermès, le messager ailé, immobile, au repos », comme vous l'écrivez dans *Le cogito herménéutique*,⁵ il faut bien pour ne pas aller au hasard une table d'orientation et un lieu vers lequel aller. C'est pourquoi le même livre peut parler de « l'affinité paradoxale » mise en scène par la pensée grecque archaïque « entre les figures de Hermès, le Dieu des interprètes, des diplomates et des voleurs qui préside aux échanges avec l'étranger, et Hestia, la déesse du foyer, gardienne de l'intimité du foyer et des biens domestiques ». ⁶ Et parce que c'est à nous, modernes, de compléter l'hymne homérique quasi-perdu, c'est en termes ricœurains que vous pouvez le faire, en mobilisant une « dialectique du propre et de l'étranger, de la distanciation et de l'appropriation, que représente le couple Hermès et Hestia ». ⁷ Ce que vous comprenez ainsi : Hermès nous protège de l'excès de familiarité, et Hestia de l'excès d'étrangeté, ces deux écueils signalés par Schleiermacher dans son premier Discours académique de 1829.

Maintenir cet équilibre n'est pas chose facile. D'un côté, si le premier mot, et en un sens celui qui commande toute l'entreprise herméneutique, revient à Hermès, cela ne signifie pas que « l'itinérance du sens » (pour reprendre le titre du grand livre de 2001 consacré à Paul Ricœur) nous dépossède de la capacité de dire le sens et le déposer dans des livres où la navigation conduit à un port. Comme vous pouvez l'écrire à cette occasion, « l'itinérance du sens n'est pas synonyme d'errance ». ⁸ D'un autre côté, que le dernier mot revienne à Hestia ne signifie pas qu'il doive mettre fin au travail d'Hermès. Et cela pour la simple et bonne raison que l'âge de l'herméneutique n'est pas clos (pour reprendre un autre titre, celui du recueil de 1985, *L'âge herménéutique de*

⁴ Homère, *Hymne à Hestia* (1) dans *Hymnes*, trad. J. Humbert, Paris, « Les Belles Lettres », 1936, p. 237.

⁵ *Le cogito herménéutique*, Paris, Vrin, 2000, p. 247.

⁶ *Ibid.*, p. 154.

⁷ *Ibid.* On peut lire cette dialectique dans le chapitre de Paul Ricœur sur « La fonction herméneutique de la distanciation » (dans *Du texte à l'action*, Paris, Seuil, 1986).

⁸ Paul Ricœur. *L'itinérance du sens*, p. 25.

la raison).⁹ Il est symptomatique que la monumentale trilogie consacrée à l'invention de la philosophie de la religion (*Le buisson ardent et les lumières de la raison*, un livre combien précieux pour les étudiants, y compris ces grands étudiants que tous les philosophes rêvent d'être), après avoir exploré les paradigmes spéculatif, critique, phénoménologique et analytique, trouve dans le paradigme herméneutique moins la conclusion à laquelle elle voulait nous conduire que le chantier ouvert auquel les près de mille pages de ce troisième tome (modestement intitulé *Vers un paradigme herméneutique*) n'auront fait que nous introduire. Comme il est écrit au seuil de cet imposant troisième tome : « le véritable travail reste encore à accomplir (!) ». ¹⁰ (Mais est-il besoin d'ajouter qu'il est grandement commencé ?)

Voilà qui nous transmet la tâche de penser, comme Hermès, à qui l'hymne homérique attribue l'invention du feu (« C'est Hermès qui, le premier, fit jaillir le feu et révéla les moyens d'en faire »)¹¹ transmet à Hestia le soin de le garder (car le feu est gardé au foyer, qui a pour nom propre Hestia). Ce que confirme un fragment de Philolaos : « Pour Philolaos, c'est le feu qui occupe le milieu [de l'univers] dans la région du centre, qu'il dénomme d'ailleurs foyer [Hestia] de l'univers, demeure de Zeus, mère des dieux et encore autel, rassembleur et mesure de la nature ».¹²

Or ce moment du travail d'Hestia qui fait suite à celui d'Hermès est maintenant le nôtre, même s'il n'est pas seulement le nôtre. Voici venu le moment pour nous de recueillir et de répondre, car la lecture (qui veut dire la compréhension) est le répons de la pensée. C'est pourquoi cette laudatio n'est pas seulement un événement mondain qui relève de l'étiquette académique ou d'un manuel de savoir-vivre pour universitaires, mais un véritable acte philosophique. Au retour de tant de voyages au pays de la vérité, qu'allons-nous retenir ? Aujourd'hui c'est à nous que revient de réaliser un parcours de la reconnaissance. Telle est la mise de ce grand jeu de la vie auquel nous venons prendre part. « Le grand jeu de la vie » – c'est là une formule kantienne que vous avez bien des fois citée. Elle vient d'un écrit qu'on pourrait juger mineur, puisqu'il s'agit de son cours d'anthropologie, au moment où il parle de l'homme du monde comme de celui « qui prend part au grand jeu de la vie ». ¹³ Une formule qui apparaît au détour

⁹ Voir l'incipit du livre : « Qu'elle soit philosophique ou théologique, la raison est entrée dans son âge herméneutique » (*L'âge herméneutique de la raison*, Paris, Cerf, 1985, p. 7).

¹⁰ *Le buisson ardent et les lumières de la raison. L'invention de la philosophie de la religion*, Paris, Cerf, 2004, t. 3, p. 10.

¹¹ Homère, *Hymne à Hermès*, vers 111, dans *Hymnes*, p. 121.

¹² Philolaos, Fragment A XVI, trad. J.-P. Dumont, dans *Les présocratiques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1988, p. 497.

¹³ Cité notamment dans *Qui sommes-nous ? Chemins phénoménologiques vers l'homme*, Louvain, Peeters, 2009, p. 195 ; et *Transcender. Livres méditations sur la fonction méta*, Paris, Hermann, 2021, p. 49.

d'une phrase kantienne, reprise par Martin Heidegger dans son cours de 1928-1929 (GA 27, *Introduction à la philosophie*), mais que là encore vous avez su magnifiquement orchestrer, comme si une petite mélodie d'abord improvisée au piano devenait une grande symphonie. Il faudrait toute une leçon pour suivre ce leitmotiv, en commençant par la troisième méditation de *Qui sommes-nous ?* : « Le “grand jeu de la vie” et ses enjeux. L'anthropologie pragmatique entre Kant et Heidegger », en continuant sans doute par ses nombreuses apparitions au fil des chapitres qui composent *L'herméneutique comme sagesse de l'incertitude*, puis en se laissant guider par le hasard des lectures.

Ce moment d'Hestia, il faut y insister, comme moment du recueil et de la reconnaissance, est bien le nôtre, et le nôtre aujourd'hui, ou plutôt il est *aussi* le nôtre, car là aussi nous venons en second. C'est qu'il aura d'abord été le vôtre, à deux reprises au moins qu'il importe de mentionner.

Il y a la dernière leçon donnée à l'Institut Catholique de Paris au moment de quitter votre enseignement (le 9 juin 2006), le legs de cette dernière leçon après tant d'autres et que vous choisissiez d'appeler « La sagesse tout simplement », un titre qui peut s'autoriser d'Aristote, lequel parlait de « sophia haplôs »,¹⁴ mais qui trouve aussi toute son actualité avec notre présent lorsque l'herméneutique se présente comme « sagesse de l'incertitude » (pour reprendre cette fois le titre de 2015). Revenir à la sagesse et rien qu'elle après tant de travaux chargés de science ou menés à l'aune de la volonté de science, cela veut dire s'acheminer vers le simple – non pas vers une pensée unilatérale qui simplifierait le réel à force d'abstraction, certainement pas vers une clarté factice, mais vers le simple en tant qu'il ressortit de la richesse de la pensée. Le simple tel qu'il n'est pas donné au commencement mais cherché, parfois trouvé. Comme si, à rebours de Hegel, il fallait non pas déposer toute science effective, mais retrouver derrière elle l'amour de la sagesse qui l'anime.

Autre manière de saisir le moment d'Hestia après le long travail d'Hermès, il y a ce que Husserl dans un appendice resté célèbre de la *Krisis* présentait comme le lien entre la méditation personnelle du philosophe et son poème de l'histoire de la philosophie. Ce poème, vous ne l'avez pas seulement évoqué à plusieurs reprises,¹⁵ vous l'avez bien des fois écrit, dans cette somme incomparable et combien précieuse que constituent les trois tomes du *Buisson ardent*, dans les leçons de la Chaire Mercier consacrées à l'anthropologie (*Qui sommes-nous ?*), celles de la Chaire Gilson consacrées

¹⁴ « La sagesse tout simplement », *Transversalité* n°99, juillet 2006, p. 56.

¹⁵ Ainsi dans *Paul Ricœur. L'itinérance du sens*, p. 275-281 ; *Le buisson ardent et les lumières de la raison*, t. 1 (2002), p. 9 ; et *Du “non-autre” au “tout autre”. Dieu et l'absolu dans les théologies philosophiques de la modernité*, Paris, PUF, 2012, p. 45. Rappelons que la page de Husserl se trouve à l'Appendice XXVIII de la *Krisis*.

à la théologie philosophique (*Du “non-autre” au “tout autre”*), enfin dans deux volumes qui ont presque valeur d’histoire de la philosophie (*Vivre en philosopant*, et *Rendez-vous avec la vérité*). Or de ce poème est née aussi votre méditation la plus personnelle : *Transcender. Libres méditations sur la fonction méta*. Assurément votre ouvrage le plus personnel comme l’indique déjà le sous-titre de « méditations » et comme le souligne encore l’adjectif « libres ». Un ouvrage longuement mûri, car la première note en bas de page en fait remonter les premières esquisses trente ans plus tôt, et qui offre justement aux voyages multiples d’Hermès une table d’orientation pour ne pas se perdre – ni dans votre abondante bibliothèque, ni dans ce grand jeu la vie auxquels nous avons tous à prendre part, philosophes ou non-philosophes. Pour s’orienter dans la pensée donc, comme y invitait Kant dans son opuscule de 1786, mais aussi dans la vie, comme vous pouviez l’annoncer dans *Rendez-vous avec la vérité* : « Une philosophie qui échoue à justifier la possibilité d’orienter la vie humaine comme telle sur la vérité, s’annihile elle-même ».¹⁶

Après tant de préliminaires, il est plus que temps d’aborder notre propre contribution au travail d’Hestia, et dire ce que nous pouvons recueillir à notre tour de simple, en sus de tant de commentaires. Avançons ici deux réponses : le cheminement de la philosophie et la manière de philosopher.

Stanislas Breton l’avait noté : la philosophie naît comme odologie.¹⁷ À condition d’ajouter que ce chemin peut se présenter de plusieurs manières. L’avant-propos qui ouvre votre *Court traité des vertus herméneutiques* fait état d’une trilogie qui se retrouve ensuite dans la commune quête d’une « philosophie expérientielle » :¹⁸

- la quête de la vérité, enjeu évident de l’ouvrage intitulé *Rendez-vous avec la vérité* : « La recherche de la vérité, souligne Emmanuel Levinas, “est un événement plus fondamental que la théorie” ».¹⁹
- la quête d’une vie heureuse, enjeu non moins évident de *Vivre en philosopant*, et qui à deux reprises demande aux philosophes de se mettre à l’école du poète Arthur Rimbaud : « J’ai fait la magique étude / Du bonheur que nul n’élude ».²⁰

¹⁶ *Rendez-vous avec la vérité*, Paris, Hermann, 2017, p. 265.

¹⁷ Par exemple, Stanislas Breton, *Le vivant miroir de l’univers*, Paris, Cerf, 2006, p. 52 : « L’ontologie, si l’on conserve ce mot, n’a été à l’origine qu’une *odologie*, autant dire : un chemin, un chemin juste, c’est-à-dire bien adapté au terme-but auquel il doit mener ».

¹⁸ Voir *Désirer comprendre*, p. 7 sq.

¹⁹ *Rendez-vous avec la vérité*, p. 38.

²⁰ *Vivre en philosopant. Expérience philosophique, exercices spirituels et thérapies de l’âme*, Paris, Hermann, 2015, p. 156, 237.

- la quête de La sagesse, elle à nouveau, au cœur cette fois du livre sur *L'herméneutique comme sagesse de l'incertitude*. S'il reconnaît qu'il s'agit là d'une « difficile sagesse qui n'en est pas à la portée du premier venu ! », ²¹ son enjeu n'est pas moins de répondre à la question : De quelle sagesse sommes-nous capables ?

L'essentiel aura sans doute été de nous savoir sur ce triple chemin, et ne pas oublier que notre humanité se « joue » là tout entière. Nous n'apprendrons pas ce qu'est la sagesse en empruntant la voix courte des leçons de morale – vous nous avez prévenus : il faut que « le philosophe évite soigneusement de se précipiter à pieds joints vers un discours de sagesse » ²² – mais en empruntant la voie longue de l'apprentissage des textes, car c'est ainsi seulement que nous apprendrons la manière de penser, et de vivre. Voie courte, voie longue – on sait la différence venue de Ricœur. Cette fois encore, vous avez su la faire fructifier. Le paradoxe est que cet apprentissage de la voie longue nous confie à l'essentiel bien plus qu'il ne le retarde. Ce que vous pouvez écrire dans *Entendre d'une autre oreille* : « Il n'y a pas de plus court chemin vers les choses mêmes que celui qui passe par l'étude et l'interprétation ». ²³ Le plus court chemin vers les choses mêmes ou vers nous, car de même que chaque dialogue de Platon est écrit pour montrer ce qu'est la vie philosophique, chaque travail herméneutique est là pour mettre en œuvre les vertus herméneutiques.

De là cet apprentissage de la manière qui est l'autre grande leçon que nous pouvons tirer de vos travaux. Manière qui peut se décliner de plusieurs façons : manière de voir, manière de dire, manière de comprendre. Manière de voir qui est l'affaire du livre en chantier s'employant à nous faire voir la Bible à travers des tableaux. Manière de dire qui passe par l'art d'écouter et de raconter, même si les livres concernés ici sont très différents puisqu'il est question d'une part de se tenir à l'écoute de ce livre par excellence qu'est la Bible dans *Ecouter d'une autre oreille*, et d'autre part de ces récréations narratives que sont, pour le plus grand plaisir de vos jeunes lecteurs et des moins jeunes, *Les contes de Minerva*. Manière de comprendre enfin qui forcément irrigue tout le travail de pensée. Forts de ses trois manières (de voir, de dire et de comprendre), nous pourrions mieux prendre pas à ce grand jeu de la vie dont parlait Kant et pour lequel il nous fallait un meneur de jeu.

²¹ *L'herméneutique comme sagesse de l'incertitude*, p. 25.

²² *Ibid.*, p. 28.

²³ *Entendre d'une autre oreille. Les enjeux philosophiques de l'herméneutique biblique*, Paris, Bayard, 2006, p. 128.

Mais ce que nous n'arriverons jamais à imiter c'est votre art de l'exposition qui transforme les périples les plus ardues en promenades méditatives. Et, chose si rare, l'érudition faite légèreté, grâce à la métaphore éclairante et à un sens aigu de la formule. Comme vous aimez raconter histoires et anecdotes, ce discours se conclura par une histoire. Elle est prise aux *Récits hassidiques* de Martin Buber, et dit beaucoup de ce que signifient savoir et apprendre, car il n'est rien que nous sachions que nous n'ayons dû apprendre.

« Lorsque Lévi Yitzhak revint du voyage qu'il avait fait contre le gré de son beau-père, pour aller visiter Rabbi Schmelke de Nikolsbourg : "Alors, lui demanda son beau-père, qu'as-tu donc appris chez lui ? - J'ai appris, lui répondit Lévi Yitzhak, qu'il y avait un Créateur." Le vieil homme, appelant un serviteur, lui demanda : "Dis-moi, sais-tu qu'il existe un Créateur ? – Oui", répondit le serviteur. Et Rabbi Lévi Yitzhak de s'exclamer : "Certes ! tout le monde le dit ; mais tout le monde a-t-il su l'apprendre ?" »²⁴

Que cette histoire au moins, cher Jean Greisch, sache vous remercier.

²⁴ Martin Buber, *Les récits hassidiques*, trad. Armel Guerne, Monaco, Editions du Rocher, 1978, p. 290 sq.